# *LE POËTE SUPPOSÉ,*

OU

# LES PRÉPARATIFS DE FÊTE,

*COMÉDIE*

En trois Actes, en Prose, mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 25 Avril 1782.*

Paroles de M. LAUJON, Musique de M. CHAMPEIN.





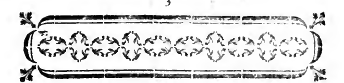

A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue Mauconseil.

M. DCC. LXXXII.

*Avec Approbation & Permission.*

| PERSONNAGES. | *ACTEURS.* |
|---|---|
| LE MARQUIS. | M. Ménier. |
| LE BAILLI, *Tuteur de Babet.* | M. Rozieres. |
| PERRIN, *jeune Poëte, Amoûreux de Babet.* | M. Michu. |
| BABET, *Pupille du Bailli.* | Mme. Trial. |
| Mad. GUILLAUME, *Fermiere du Marquis.* | Mme. Gonthier. |
| GEORGETTE, *Fille de Madame Guillaume.* | Mme. Dugazon. |
| Mad. PERRIN, *Nourrice du Fils du Seigneur, & Mere de Perrin.* | Mlle. Masson. |
| HENRI, *jeune Fermier, Amoureux de Georgette.* | M. Trial. |
| LA FLEUR, *vieux Valet-de-Chambre du Marquis.* | M. Suin. |
| MATHURINE, *jeunes Villageoises,* | Mlle. Desbrosses. |
| COLETTE, *jeunes Villageoises,* | Mlle. Carline. |
| Un GARDE-CHASSE. | M. Dufresnoy. |
| Jeunes FILLES du Village. | |
| HABITANTS du Village. | |

*La Scene se passe dans le Château du Marquis.*



# LE POËTE SUPPOSÉ,

*OU*

# LES PRÉPARATIFS DE FÊTE,

*COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

*Le Théatre repréſente une partie agreſte de jardin. A travers quelques arbres plantés inégalement, & aux pieds deſquels ſont quelques ſieges de gazon, on apperçoit, dans le fond, un petit pavillon, qui ſert de logement à la Nourrice du fils du Seigneur du Château, & occupe en partie la gauche du Théatre. A la droite, près de l'avant-ſcene, eſt un petit cabinet de verdure, formé par quelques arbres, qui abritent du ſoleil un banc & une table de pierre.*

### *SCENE PREMIERE.*

LE BAILLI.

*ARIETTE.*

FORT bien, Bailli, tout ſert tes vœux:
Allons, courage;
Tout te préſage
Un ſort heureux.

Vois quel avantage
Ce jour te prédit!
Un bon mariage,
Et plus de crédit.
Oui, jusqu'au zele du Village,
Tout va tourner à ton profit.

Fort bien, Bailli, &c.

Sans jamais avoir su faire un vers, me voir reconnu pour le seul Auteur de ceux de notre fête; m'en faire un mérite aux yeux d'un Maître qui aime les talents; obtenir de ses bontés la dot & la main de Babet, ma pupille; l'amener elle-même à lui faire l'aveu de son amour pour moi; voilà ce que me promet cet heureux jour, & ce qui ne peut m'échapper: car notre Auteur est forcé, par son propre intérêt, à garder *l'incognito*. Et, pour comble de bonheur, cette lettre peut, à la bien interpréter, me servir encore de titre pour fonder son erreur. Mais il tarde bien!.... Ah! je le vois.

---

## *SCENE II.*

### LE BAILLI, PERRIN.

LE BAILLI, *avec la plus vive joie.*

EH! arrivez donc, Perrin. Il faut vous faire voir, (*D'un ton patelin & caressant, & tirant ses lunettes.*) mon cher ami, si je me suis occupé de vous, & si j'ai eu tort de croire qu'il étoit essentiel, pour votre avancement, de faire mystere de votre talent à M. le Marquis.

PERRIN.

Croyez-vous que j'en doute?

LE BAILLI.

Ecoutez la lettre qu'il m'a écrite hier. « Votre scene » mon cher Bailli, amenera fort bien les mariages » par lesquels je veux couronner la petite fête pré» parée par mes habitants pour célébrer la conva» lescence de ma femme & la naissance de mon fils. » Nous répéterons demain au soir; je saurai mon » rôle. Mais ce n'est pas assez que je sois content, » il faut que vous le soyez.

PERRIN, *avec joie.*

Il eſt content, Monſieur?

LE BAILLI.

Oui, Monſieur. Eh bien! voilà déjà l'amour-propre qui ſe réveille?

PERRIN.

Mais ma joie n'éclate que devant vous. Eh! dans un vrai moment de ſatisfaction, ce qui peut arriver de plus heureux à l'Auteur qui veut la peindre, c'eſt que nos Maîtres faſſent moins d'attention à ſes vers, qu'au ſentiment qui les inſpire.

LE BAILLI.

Suivons.

(*Il continue la Lettre.*)

» Je ſuis d'autant plus ſurpris de vous ſavoir Poëte, » que c'eſt un talent qu'il eſt, ſelon moi, bien difficile » d'allier avec des occupations graves & ſérieuſes....

Vous avois-je trompé?

PERRIN, *avec humeur.*

Eh non, vous avez ma parole, vous êtes l'Auteur; je ne ſuis rien, abſolument rien....

LE BAILLI.

Mon état eſt fait; je ne riſque rien, moi. Mais il me ſeroit cruel de vous voir, par étourderie ou par vanité, manquer la place que je ſollicite pour vous, (*En lui ſouriant.*) & dont il me parle.

PERRIN.

Oui?

LE BAILLI.

» Quant à Perrin, je ſais qu'il a fait de bonnes » études, & les ſoins que vous vous donnez pour le » former me décident à le prendre pour Secrétaire.

PERRIN, *embraſſant le Bailli.*

Monſieur le Bailli!

LE BAILLI.

Paix donc.

(*Continuant de lire.*)

» Je me réſerve de l'annoncer, quand il en ſera » temps, à la belle-mere, notre jeune nourrice, &c.»

Heureusement donc qu'à l'exception de ma pupille, personne dans le village ne se doute que vous sachiez faire des vers. A propos, nos principaux Habitants vont se rendre ici sur les neuf heures.

PERRIN.

Je m'y trouverai pour écrire leurs idées.

LE BAILLI.

S'il en est dont vous ne puissiez faire usage, vous me l'annoncerez; mais...... adroitement, au moins; je vous regarderai.

PERRIN.

Un mot, un coup d'œil de moi, vous préviendront.

(*Ensemble.*)

Nous nous entendrons.

LE BAILLI, *avec joie.*

Oui, oui..... Que je me fais bon gré de vous avoir reçu chez moi!

PERRIN.

Ce qui n'a pas été sans peine.

LE BAILLI.

Ecoutez. Ne vous sachant pas le cœur prévenu, je craignois que la pupille ne vous y attirât plus que le tuteur.

PERRIN, *avec un peu d'embarras.*

Vous ne me connoissez pas, je vous assure.

LE BAILLI.

Eh! comment n'aurois-je pas reconnu mon erreur? Autant Babet me marquoit de froideur, d'humeur même, chaque fois que je lui parlois de mon amour & de notre mariage, autant me marque-t-elle de satisfaction, depuis qu'elle est à portée de recevoir vos conseils.

PERRIN, *un peu embarrassé.*

Je suis fort aise que vous en soyez content

LE BAILLI.

Content? Il falloit l'entendre hier me répéter son petit rôle. J'ai hazardé de faire celui de son Berger..... Pas mal, point du tout mal.

PERRIN.

Oui ? Eh bien ?

LE BAILLI.

J'avois retenu vos tons, la maniere.... Enfin Babet étoit d'une gaieté !.... elle rioit !

PERRIN.

Elle rioit ?

LE BAILLI.

Du plaisir de m'entendre ; ce qui m'a décidé à garder ce rôle pour moi.

PERRIN, *un peu interdit.*

Pour vous ! Oh, point du tout, Monsieur le Bailli ; nous sommes convenus que je le jouerois.

LE BAILLI.

Ce qui étoit très-mal vu. Cette scene a trait aux mariages qu'on veut faire : or, devant épouser ma pupille, & l'aimant comme je l'aime, il me sera plus aisé de rendre ce que je sens, qu'à vous de feindre ce qu'elle ne vous inspire point..... Eh ! moi qui m'arrête, sans songer que M. le Marquis m'attend à son lever.... (*Il sort très-vîte.*)

PERRIN, *courant après lui.*

Non, Monsieur le Bailli, non, non.

---

## *SCENE III.*

PERRIN.

OH, soyez tant qu'il vous plaira le prête-nom de mes vers, je n'en ai pas moins eu le plaisir d'y travailler ; & j'ai trouvé, dans ce foible sacrifice, l'agrément de voir chez vous ma chere Babet. Mais, qu'une scene qui devoit amener mon bonheur vous serve à m'enlever ce que j'aime, ah, M. le Bailli ! le dénouement vous seroit trop favorable..... Pourvu que Babet ne laisse rien échapper qui puisse l'éclairer sur notre amour.... Elle va venir me trouver ici ; je jugerai, sur sa gaieté, si le Bailli l'a prévenue ou non de ses projets. Mais, en parlant d'elle, revoyons son couplet ; je crains toujours qu'il ne soit pas assez agréable.

## SCENE IV.

PERRIN, BABET.

PERRIN, *appercevant Babet.*

AH! c'eſt toi, ma chere Babet. Je travaillois pour toi.

BABET.

Et moi, je ne faiſois que ſonger à toi; car je ne peux pas, comme toi, faire des chanſons.

PERRIN.

Tu fais bien mieux; tu les inſpires.

BABET.

Tiens, ne me fais pas de compliments; tu n'en as pas beſoin.

PERRIN.

Des compliments?

*ARIETTE.*

Ai-je à chanter les traits les plus aimables;
Je ſonge à toi, je crois peindre Babet;
Ma Babet prête à mon portrait
Ses couleurs les plus agréables.
Ai-je à peindre des cœurs heureux,
Le mien ſe peint dans mon ouvrage:
Je mets le bonheur ſous mes yeux,
En me retraçant ton image.

Les traits naïfs qui parent mes chanſons,
Je ne les dois qu'à ton heureux langage:
A les chanter, Babet, quand je t'engage,
On croit les voir auſſi doux que tes ſons.
Ainſi par toi, Babet, le travail même
A des attraits qui charment mes loiſirs;
Et dans les vers qu'on fait pour ce qu'on aime,
On doit ſe plaire à peindre ſes plaiſirs.

BABET.

Eh bien, il faut que je te croie, car c'eſt bien plus aiſé que de te répondre. Avec ça, quand tu veux me perſuader que c'eſt l'amour que tu as pour moi qui te donne

donne de l'esprit! allons, allons. :.. si c'étoit comme tu dis, j'en aurois au moins autant que toi.

PERRIN.

Ah! n'en ais jamais davantage, ma chere Babet.

BABET.

*ARIETTE.*

Si j'n'ai pas l'art du beau langage,
J'ai l'esprit de goûter le tien;
Le peu qu'j'en ai, tu l'trouves bien,
Ça t'plaît, j'n'en veux pas davantage.
Ton cœur n'est-il pas mon partage?
Avec ça, je n'desire rien.

Va, pour m'aimer plus que je n't'aime,
T'aurois beau
Te creuser l'cerveau:
Quand j'te l'dis, ta joie est extrême;
Me l'dis-tu, j'ai plaisir nouveau.
L'esprit, je l'sais, ça n'est pas l'même;
Mais l'cœur est bien à ton niveau.

Si j'n'ai pas l'art, &c.

PERRIN, *en lui baisant la main avec la plus vive joie.*

Que tu es charmante!..... A propos, graces aux sollicitations du Bailli, demain Monseigneur me nomme son Secretaire.

BABET, *avec la plus vive joie.*

Oui? Eh bien, tiens, ça me feroit presque oublier ce qui me chagrine.

PERRIN.

Quoi donc?

BABET, *avec inquiétude.*

Et Georgette?

PERRIN.

Elle pourroit t'alarmer! Rappelle-toi donc que, pour empêcher le Bailli de s'appercevoir que je t'aimois, nous sommes convenus que je lui laisserois croire que j'aimois Georgette.

BABET.

Je voulois bien qu'il le crût, mais je ne me soucïois pas qu'elle arrivât.

PERRIN.

Elle arrive? Et le Bailli ne m'en a rien dit! Mais, après tout, que t'importe?

BABET.

Madame Perrin vouloit te la faire épouser.

PERRIN, *très-vivement.*

N'oublie donc pas (& je te l'ai dit vingt fois), qu'avant de te connoître, je voyois Georgette sans plaisir ni peine, & qu'en effet le bien qu'elle a m'auroit peut-être décidé à me prêter, en l'épousant, aux vues de ma belle-mere. Mais je t'ai vue, tu m'aimes, je puis prétendre à toi; & tu craindrois une.... maniere d'idiote, riant & pleurant d'un rien, & n'osant dire oui ou non sans regarder sa mere, qui est trop intéressée pour manquer de parole à Henri, jeune Fermier, riche....

BABET.

Paix. Le voilà.

---

## SCENE V.

Les Précédents, HENRI.

HENRI, *très-vivement, à part.*

MORGUENNE, Monsieur le Bailli, qui est cheux Monsieur le Marquis.... (*Avec joie.*) Ah, v'là Manezelle Babet! Pardine, Manezelle, vous me ferais l'amiquié de me dire ça: est-i vrai que Georgette va venir pour la fête?

BABET.

Oui. Monsieur le Bailli l'attend.

HENRI, *sautant de joie.*

Oui? oh ben, me v'là des bons. Je demanderons à Monsieur le Bailli un couplet pour elle... ça s'ra galant, d'abord; & pis, (*Sautant.*) oh, comme ça va m'animer au plaisi!..... Oh ça, mais, vous, M. Perrin, n'allais pas le troubler, da.

PERRIN, *avec une surprise inquiete, en fixant Babet.*

Moi?

HENRI.

Vous. Ma Georgette ne songe plus à vous, déjà.

BABET, *avec un air forcé.*

Il me paroît, M. Henri, que vous n'êtes guere rassuré.

HENRI, *à Babet.*

Eh, morgué, c'est qu'il avoit aimé Georgette, entendez-vous.

*ARIETTE.*

(*Pendant que Henri chante cet Air, Babet marque sa crainte à Perrin, qui lui fait des signes pour la rassurer.*)

I' n'sait pas, lui, que Georgette est plus belle,
De d'pis que moi, j'ai su m'en faire aimer.
Si son amour, qu'il crut perdu loin d'elle....
En la voyant, ça va se rallumer.
Minois friand, genti corsage,
L'esprit quasiment fait pour moi,
Cœur que je tourne à mon usage:
Dam', c'est doux à garder pour soi.

*TRIO.*

PERRIN & BABET.

Pourquoi vous alarmer?

HENRI.

Pourquoi?
Pardine, il avoit su lui plaire.

BABET.

Il avoit su lui plaire!

HENRI.

Il avoit su lui plaire.

BABET, *à Perrin, avec un rire forcé.*

C'est plaisant!

HENRI.

Plaisant! nenni da.

BABET.

Ah! par plaisir, contez-nous ça.

HENRI.

C'est vrai, c'est vrai, comm' vous êt' là.

PERRIN.

A quoi servent ces propos là ?

HENRI.

C'est pour vous dir' qu'on me préfere.

PERRIN.

Je sais bien qu'elle vous préfere.

HENRI.

J'ons, de plus, l'aveu de sa mere.

| HENRI. | BABET, *à Perrin.* | PERRIN. |
|---|---|---|
| On me préfere ; Songez-y. | On le préfere ; Songez-y. | On vous préfere ; Tout est dit. |
| L'amour m'a, petit à petit, Amadoué ce cœur sincere. | | Oui, oui, oui. |
| C'qu'il a fait, n'allais pas l'défaire ; Ça chang'roit nos' joie en dépit. | | |
| On nous préfere ; Songez-y. | On le préfere ; Songez-y. | On vous préfere ; Tout est dit. |

PERRIN.

Je n'aurois pu la rendre heureuse.

HENRI.

Oui, j'sis riche, & vous n'avais rien :
C'est pour avoir son amoureuse,
Qu'on est heureux d'avoir du bien.

| HENRI. | BABET, *à Henri.* | PERRIN. |
|---|---|---|
| Bien, bien, bien. Si c'est comm' ça, je ne crains rien. | Il vous cede votre amoureuse ; Il nous dit qu'il n'y prétend rien. | Je vous cede votre amoureuse ; Non, Henri, je n'y prétends rien. |

PERRIN.

Mais Monsieur le Bailli sera sûrement de retour chez lui.

HENRI, *s'en allant.*

J'y vas. (*Et revenant.*) Mais, morgué, savez-vous ce qui me tranquilliseroit ? c'est que......, vous vous aimissiais un petit brin.

BABET, *riant.*

Ah, j'entends : vous voudriais que je l'aimasse, pour vous ôter toute crainte.

HENRI.

Oh, morguenne, j'ons bonne espérance que ça viendra, si ce n'est pas déjà. Adieu, adieu, Manezelle.

BABET.

Allez, M. Henri, vous êtes fou.

## SCENE VI.

PERRIN, BABET.

BABET.

LE pauvre garçon! il aime Georgette de bien bonne-foi.

PERRIN, *sur le même ton.*

Et je n'en suis point jaloux, de bien bonne-foi.

BABET.

Non plus que du Bailli, j'espere?

PERRIN.

Eh mais! je t'avois engagée à lui parler avec plus de douceur.

BABET.

Ça m'a coûté.

PERRIN.

Il s'est imaginé, d'après cela, que tu avois de l'amour pour lui.

BABET.

Qu'importe qu'il se l'imagine? je ne le lui ai pas dit.... Ça te fait-il de la peine? Je vas l'assurer, si tu veux, que je ne l'aime point, & que je ne l'aimerai jamais,

PERRIN.

Garde t'en bien.

BABET.

Tout aussi aisé, vois-tu, que de te répéter que je t'aime & que je t'aimerai toujours.

PERRIN.

Tu m'enchantes, ma chere Babet. Mais cela nous perdroit.

BABET.

Et si tu savois le tour qu'il nous joue !

PERRIN.

Il veut garder le rôle de ton amoureux.

BABET.

Que t'avois si ben travaillé pour toi ! Mais nous nous doutions que ça nous arriveroit.

PERRIN.

Cachons-lui bien nos ressources.

BABET.

Sois bien sûre que je ne les oublierai point. — Mais, adieu.

PERRIN.

Comme tu es pressée !

BABET.

A peine aurai-je le temps d'arranger nos corbeilles pour la répétition de ce soir. Adieu, adieu.

(*Elle va pour sortir.*)

PERRIN.

Ecoute du moins ton couplet, où je n'ai que deux vers à finir : tu me les feras trouver.

BABET.

Je ne t'écoute plus.... (*Elle sort.*)

PERRIN.

Adieu donc, méchante. (*Revenant, à part.*) Ah!

BABET, *revenant.*

Méchante ? oh ! tu n'en crois rien. (*Appercevant Madame Guillaume & Georgette, avec inquiétude.*) Ah, voilà Madame Guillaume & Georgette,..... je gage qu'elles vont te distraire.

PERRIN, *lui souriant.*

Tu crois ?

BABET, *avec un embarras marqué.*

Oui. Et en me conduisant chez le Bailli, tu finirois les deux vers que tu dis.

PERRIN, *souriant.*

Tu es jalouse, ma chere amie; mais cela me vaudra le plaisir d'être plus long-temps avec toi.

(*Ils sortent très-vîte.*)

## SCENE VII.

Madame GUILLAUME, GEORGETTE.

Madame GUILLAUME.

EN attendant que je puisse voir Monsieur le Marquis; viens-t'en....

GEORGETTE.

Cheux Henri?

Madame GUILLAUME.

Comment, chez Henri! en v'là ben d'une autre! Est-ce que t'as oublié ce que je t'ai dit? Il ne faut plus qu'il te plaise.

GEORGETTE.

Eh mais, ma mere, c'est pour lui dire.

Madame GUILLAUME.

Et non. Il vaut mieux que tu évites de le voir.

GEORGETTE.

Ah, oui: c'est que ça sera plus sûr que si je le voyois.

Madame GUILLAUME.

Plus sûr? ça ne devroit pas l'être. Est-ce que tu ne sens pas la différence de Perrin à lui? est-ce que tu ne vois pas qu'au moyen de ce que ta tante est nourrice de l'enfant de Madame la Marquise, ton cousin Perrin deviant le frere de lait de cet enfant là?

GEORGETTE.

Diantre! Et que si j'épousois Perrin, me v'là tout de suite la sœur de lait?....

Madame GUILLAUME.

Et comme il a ben de l'esprit....

GEORGETTE.

Oh, ça, j'en suis certaine, car vous me l'avais dit.

Madame GUILLAUME.

Il faura profiter des bontés de Monsieur le Marquis pour faire sa fortune; au lieu que ton Henri, il ne sera jamais qu'un paysan.

GEORGETTE.

Oh, Henri sentira ben c'te raison là. Mais c'est que mon cousin, y a un an, quand il venoit cheux nous, je l'aimois ben, moi.

Madame GUILLAUME.

Est-ce que je ne le savois pas, donc?

GEORGETTE.

C'est donc parce qu'il ne me disoit pas, comme Henri, que j'étois belle comme tout, que j'avois tout plein d'esprit..... que vous n'avais pas voulu nous marier?

Madame GUILLAUME.

Non; c'est que t'étois petite.

GEORGETTE.

Au lieu qu'à présent, dame, c'est ben différent.

Madame GUILLAUME.

Sans doute. Songe donc à l'y marquer ben de l'amitié, ainsi qu'à ta tante.

GEORGETTE.

Laissez faire.

Madame GUILLAUME.

Allons, frappe à sa porte.... là.

GEORGETTE, *frappant à la porte de la nourrice, & criant.*

Ma tante Perrin? c'est moi & ma mere.

Madame GUILLAUME, *à part.*

Hom! Henri lui tient toujours bien au cœur.



*SCENE*

# SCENE VIII.

Les Précédentes, Madame PERRIN.

Madame PERRIN.

AH, c'est vous, ma niece, & ma sœur! attendez que je ferme. Là, tandis que mon nourriçon dort, nous aurons le temps de causer un peu; car j'ai laissé près de lui la berceuse, & quelqu'un encore.... C'est un enfant si précieux pour nous! Et si vous voyiez auprès de lui Monseigneur & notre chere Maitresse!

*ARIETTE.*

Comme ils aimont cet enfant là!
Oui, de la maman au papà,
Dans ses bras, c'est à qui l'aura,
C'est à qui le caressera,
A qui le baisera,
A qui l'amusera;
Oui, le hochet, c'est à qui le tiendra;
A qui le remuera,
A qui lui donnera,
Et l'en amusera.

S'il s'endort, & qu'ils soyont là,
Près de lui tous deux sont comm' ça;
(*Le regardant avec complaisance.*)
Du doigt ils vous disont, Paix là.
Plutôt on entendra
Souris qui trottera,
Mouche qui volera.

S'il s'éveill', c'est à qui verra
Celui des deux qu'il fixera.
Mais ce qui vous étonnera,
C'est que cet enfant là
Paroît n'avoir déjà
Des yeux que pour voir ça.

S'il parloit, il diroit déjà:
« Allez, maman, allez, papa,
» L'enfant vous le rendra
» Le plutôt qu'il pourra;

» Allez, maman, allez, papa,
» L'enfant vous garde ça
» Au fond du cœur qu'il a. »

GEORGETTE.

Ah, monguieu! comme je voudrois être là pour voir ça d'aussi près que ma tante!

Madame GUILLAUME.

Oh, y en a ben d'autres que toi. Mais nous aurons du moins le plaisir de l'y marquer not' joie dans c'te fête.

Madame PERRIN.

Ah, ma sœur, si vous voyiez tous nos Habitants! ils ne se tiennent pas d'aise, dans l'attente de ce moment là; & c'est aisé à croire....

GEORGETTE.

Pardine!

Madame PERRIN.

Car ce n'est pas ici qu'on est ingrat.

Madame GUILLAUME.

Ici? non plus que dans toutes les terres de son domaine.

GEORGETTE.

Et si ça fait ben du monde, au moins.

Madame PERRIN.

Eh bien, est-ce qu'ils ne vouloient pas tous venir à cette occasion-ci, pour faire leux complimens à Monseigneur? « Mais vaut ben mieux, disent nos » bons Maîtres, employer à nous occuper de leur » bonheur le temps que je donnerions à les entendre. »

GEORGETTE, *d'un air ébahi.*

Voyez-vous!

Madame GUILLAUME.

Pour moi, qui suis une de ses Fermieres, c'est différent. Le Bailli m'a écrit d'amener Georgette pour être de c'te fête.

Madame PERRIN.

Mais je ne sais si ça s'peut.

Madame GUILLAUME.

Est-ce que vous avez peur qu'elle vous fasse déshonneur?

GEORGETTE.

Eſt-ce que je n'ai pas mon juſte des dimanches, donc? Et que j'apprendrai tout, pourvu que mon couſin Perrin me l'apprenne!

Madame PERRIN.

Eh, oui! mais il y a des couplets, des chanſons.... qu'il faut ſavoir chanter.

Madame GUILLAUME.

Et qu'elle chante!.... il faut voir! Dis un peu à ta tante c'te chanſon.... tu ſais bien?

GEORGETTE.

*CHANSON.*

Ça n'devoit pas finir par là,
Piſque ça commençoit comm'ça,
C'eſt qu'i' falloit voir c'te Bergere
Qui drès l'matin faiſoit la fiere;
Mais le Barger, qu'avoit d'bons yeux
I'vous la lorgnoit de ſon mieux:
Ah, ah, ah, ah, monguieu, qu'c'eſt drôle!
Comme on les enjole!
Ça ne devoit pas finir par là,
Piſque ça commençoit comm'ça.

C'eſt vrai, dit-y, la belle Helene,
L'amour nous fait ſouvent grand'peine;
Oui, mais on aime à la ſouffrir,
Mille fois mieux que d'en guérir.
Ah, ah.

Je vians toujours chercher vos charmes,
Et toujours pour verſer des larmes;
C'eſt ben fait pour vous éclairci
Que c'eſt un mal qui fait plaiſi.

Paix donc; tais-toi... ma mer' m'appelle;
Mais, à demain.... reviens, dit-elle:
Nous acheverons d'en parler....
C'te Bargere qu'on vient app'ler....
Ah, ah, ah, ah, monguieu, &c.
Comme on les enjole!...
Ça n'devoit pas finir par là,
Piſque ça commençoit comm' ça.

Madame GUILLAUME.

T'es trop gentille. J'crois que vous êtes rassurée un peu. Oh ça, va m'attendre chez le Bailli, tandis que je vais parler à ta tante.

(*Georgette sort.*)

## *SCENE IX.*

Madame GUILLAUME, Madame PERRIN.

Madame GUILLAUME.

ECOUTAIS-MOI, belle-sœur. J'ons toujours eu bon cœur, vous le savais; v'là qu'est donc ben........ J'sommes toutes deux veuves : vous, gnia qu'un an.

Madame PERRIN.

Eh, ma sœur !

Madame GUILLAUME.

Pardin', j'ons perdu le frere quasiment six semaines après son mariage avec vous.

Madame PERRIN.

Laissons cela.

Madame GUILLAUME.

Eh, c'est pour en revenir à ce que vous rappellais. Combien nous lui avons dit de fois : « Au lieu de » manger vote bien à faire apprendre à Perrin son » latin, sa philophie.... & tout ça, pour faire des » vers, des chansons....» Demandais-moi un peu à quoi ça mene?

Madame PERRIN.

Oh, il n'en fait plus.

Madame GUILLAUME.

Je l'sais; mais il est ben temps. Au lieu de ça, je voulois qu'il l'envoyit cheux moi; ça connoitroit à st'heure le labourage, les détails d'une ferme; ça se s'roit formé..... Comme Georgette file! dame, all' fait ç'qu'i faut qu'all' sache. Et si Perrin eût fait comme elle, il lui resteroit plus de bien, & à vous, moins de charge; car je voulois qu'il épousit ma fille.

Madame PERRIN.

Le mal est fait, ma sœur, vous préférais Henri; & ça m'a assez chagrinée pour Perrin, que j'aime comme s'il étoit mon propre fils.

Madame GUILLAUME.

C'est un garçon tout-à-fait agriable : aussi je vous dirai que Georgette y a tantôt un an qu'all' ne l'a vu; eh ben, malgré ça. je crois qu'all' en rève, moi, car a'ne décesse de m'en parler. Je n'ai que cette enfant là; j'veux qu'ça soit heureux, c'est naturel.... Est-il vrai que M. le Marquis, rapport à la fête de d'main, veut marier quelqu'un qui ne soit pas riche?

Madame PERRIN.

Eh, vraiment, oui.

Madame GUILLAUME.

Eh ben, vous v'là nourrice de son fils; il aimera mieux que ce bien là tumbe sur Perrin que sur un autre.

Madame PERRIN.

Oh, il y a bien mieux que ça, ma sœur.

Madame GUILLAUME.

C'est donc çartain, c'que le Bailli m'a écrit, qu'il espéroit de l'y faire avoir un emploi chez Monseigneur?

Madame PERRIN.

Oui, ma sœur.

Madame GUILLAUME.

Eh ben, que Perrin ait sa place, & je ly donne ma fille.

Madame PERRIN, *avec joie.*

Ah, ma chere sœur!

Madame GUILLAUME.

Le voici. Ne lui parlez de rien encore.



## SCENE X.

Les Précédentes PERRIN.

PERRIN.

MADAME, il eſt jour chez Monſieur le Marquis.

Madame PERRIN, *s'en allant vîte.*

Ah! il faut que j'aille arranger ſon cher enfant, pour le mener chez lui. (*Elle ſort.*)

## SCENE XI.

Madame GUILLAUME, PERRIN.

Madame GUILLAUME.

BONJOUR, mon cher Perrin; il faut que je vous quitte pour aller demander au Bailli quelques couplets pour votre couſine.

PERRIN.

Dépêchez-vous, ma tante, car il vient ici avec nos habitants.

Madame GUILLAUME.

Ma fille m'attend chez lui. A propos, vous qui avais de l'eſprit, vous la ſtylerais un peu pour dire ça, pas vrai?

PERRIN.

Volontiers, ma tante.

Madame GUILLAUME.

Vous varrez que je ne ſis pas ingrate; je ne vous dis que ça. (*Elle ſort.*)

## SCENE XII.

LE BAILLI, PERRIN, LE GARDE-CHASSE, LES HABITANTS du Village.

LE GARDE-CHASSE.

COMMENÇONS par moi, d'abord...

HENRI, *en sautant.*

Georgette en sera! queux plaisir! mon amoureuse sera de la fête!

LE GARDE-CHASSE.

Eh mais, tais-toi donc Henri, gnia à parler que pour toi.

LES HABITANTS.

Oh ça, M. le Bailli.

LE BAILLI.

Un moment, mes enfants, si vous parlez tous ensemble...

HENRI.

Plus bellement. Vous étourdissais Monsieu l'Balli; vous n'avais non plus de circonception...

LE BAILLI, *à Perrin, qui va s'asseoir sur le banc qui est sous la feuillée.*

Comment voulez-vous que Monsieur Perrin puisse écrire vos idées? Allons, mon cher ami, prenez la plume, tirez votre papier. Messieurs, je vous le repete, je ne veux pas dans ceci afficher plus de mérite que je n'en ai. Je sais combien vous chérissez vos Maitres.

LE GARDE-CHASSE.

C'est du vrai, je m'en vante.

LE BAILLI.

J'affoiblirois vos sentiments en voulant les interpréter. Ainsi, parlez... comme vous pensez.

LE GARDE-CHASSE

Tout bonnement comme ça, ce qu'on pense...

HENRI.

Et ça suffit.

LE BAILLI.

L'expreſſion naïve de votre zele fera le fond de chaque couplet; croyez que les vers n'en feront que la forme.... Comment! vous écrivez, Perrin?

PERRIN.

Eh, oui, vraiment: n'eſt-ce pas là le fond de votre couplet?

LE BAILLI.

Vous me devinez. Il y a de l'eſprit à cela; j'en ſuis fort aiſe.

LE GARDE-CHASSE.

Perrin a, morgué, raiſon.

HENRI.

A ce moyen, Monſieur le Bailli, je ſerons dans c'te fête pour plus que je ne croyions

LES HABITANTS.

C'eſt ben honnête à vous, Monſieur l'Bailli.

*FINALE.*

Grand merci, *Bis.*
Monſieur l'Bailli.

LE BAILLI, *d'un ton d'importance & de ſatisfaction.*

Ici le zele eſt ſi ſincere!
Le ſervir, c'eſt me ſatiſfaire.

TOUS LES HABITANTS.

Grand merci,
Monſieur l'Bailli.

HENRI, *au Garde-Chaſſe, qui va s'aſſeoir à côté de lui.*

Laiſs'moi rêver à c'que j'dois dire.

PERRIN.

Le cœur nous tiendra lieu d'eſprit.

LE GARDE-CHASSE.

Je le penſois : qu'eſt-c' qui l'a dit?

HENRI.

Perrin l'a dit.

LE GARDE-CHASSE.

Ça m'interdit.

(*Avec*

(*Avec Henri.*)

Oh ben, pour lui, gnia qu'à l'écrire.
Que n'ſis-je l'premier qui l'a dit!

TOUS.

Il l'a dit, c'eſt lui qui l'a dit.

## SCENE XIII.

Les Précédents, MATHURINE, COLETTE, JEUNES FILLES du Village.

LES JEUNES FILLES.

N'OUBLIEZ pas les jeunes Filles.

LE GARDE-CHASSE.

Si nous laiſſons jaſer les Filles,
D'aujourd'hui je n'finirons rien.

PERRIN, *au Bailli.*

Un peu de peine pour un bien.

LE BAILLI.

Un peu de peine pour un bien?.....
C'eſt juſte : elles ſont ſi gentilles!
A vous je vais ſonger auſſi.

LES JEUNES FILLES.

Grand merci, Monſieu l'Bailli.

## SCENE XIV.

Les Précédents, LA FLEUR.

LA FLEUR.

OSERONS-NOUS nous faire inſcrire?

LE BAILLI.

Eh, mais, mon enfant!....

PERRIN.

Pourquoi non?

LE BAILLI.

Le temps....

LA FLEUR.

Hélas! sommes-nous donc
Les moins zélés de la maison?

PERRIN.

C'est le vrai jour de la maison.

LE BAILLI.

C'est le vrai jour de la maison;
Oui, j'y songeois, il a raison.

TOUS.

C'est le vrai jour de la maison.

---

## SCENE XV.

Les Précédents, GEORGETTE.

GEORGETTE.

OH ça, vous venais de me l'dire;
Queuqu' chos' pour nous dans tout ceci.

LE BAILLI, *en regardant Perrin.*

Elle aura son couplet aussi.

GEORGETTE.

Grand merci, Monsieu l'Bailli.

TOUS.

Grand merci, Monsieu l'Bailli.

(*Tous les Habitants, dans des attitudes différentes, paroissent occupés à rêver à leurs idées; Henri & le Garde-Chasse, sur le même banc de gazon, sur le devant du Theatre; la Fleur, un peu plus loin; Georgette, se promenant sur le devant du Theatre; & les jeunes Filles, en grouppe, les unes assises, les autres debout, & ayant l'air de se communiquer leurs idées.*)

HENRI.

Laiss'-moi rêver à c'que j'dois dire.

LA FLEUR & LE GARDE-CHASSE.

J'ai mon idée en tête.

LE GARDE-CHASSE & LES PAYSANS, *en s'approchant du Bailli.*

Oh! c'est quasiment fait.

HENRI, *les séparant, & allant au Bailli.*

(*A Perrin.*)

Paix, v'là qu'ça vient. Voulais-vous bien écrire?

(*Sautant de joie.*)

Oh, oui.. bien, bien! oh, je voulons mieux dire.

LE GARDE-CHASSE, *le contrefaisant.*

Bien, bien, oui, bien : c'est donc là le sujet
De ton couplet?

PERRIN, *en regardant le Bailli.*

Eh mais!....

LE BAILLI, *aux Habitants.*

Mais, ne pensez pas rire.

GEORGETTE, *séparant Henri & le Garde-Chasse.*

Oh, moi, c'est ça. Voulais-vous bien écrire?
Ah, Madam', si j'avois su paravant
C'que j'n'ai su qu'par après.... c'est-à-dire, c'te fête,
Dont qu'j'ai l'honneur d'en être....

LE GARDE-CHASSE.

Après.

GEORGETTE.

Ahi..., en rêvant,

Ça reviendra.

LES PAYSANS, *s'approchant du Bailli.*

J'ai mon idée en tête.

GEORGETTE.

M'y v'là. J'aurions queut' chos' de ben mieux qu'ça.

(*Au Bailli.*)

C'est clair.

LE BAILLI, *regardant Perrin, qui paroît embarrassé.*

Très-clair.

(*A Georgette.*)

Après.

GEORGETTE, *après avoir rêvé.*

Mais quand on n'a su çà
Qu'hier.... ben tard encor....

LE GARDE-CHASSE, *tirant à part le Bailli & les Habitants.*

Moi, j'ai du bon, j'm'en vante.

GEORGETTE, *faisant aux Habitants signe de se taire.*

Ça fait qu'vous excus'rez vote petit' servante,
De n'vous offrir que tous l's œufs frais....

(*Voyant Perrin & le Bailli qui la regardent avec étonnement.*)

De nos poules. — V'là tout.

LE BAILLI, *en regardant Perrin.*

Œufs frais & poules! Mais

(*En souriant, à Perrin.*)

Cela donne à rêver.

PERRIN, *au Bailli.*

Oh! l'idée est si claire!

LE BAILLI.

(*A Perrin.*) (*Aux Habitants.*)

Oui. Cela ne lui coûte guere;
Mais, moi?

PERRIN.

L'on fait votre facilité.

LE BAILLI, *aux Habitants.*

Je la dois au desir de plaire:
Oui, le bonheur & la gaieté
Abregent la difficulté.

(*On entend des Ménestriers.*)

Qu'entends-je?... Adieu tout le mystere.
Ah, les Ménestriers maudits!

(*Aux Habitants, qui ont l'air de suivre des yeux les Ménestriers que l'on entend.*)

Presque aux oreilles de nos Maîtres!
Voyez! presque sous leurs fenêtres!
Je vais tancer ces étourdis.
Vous, enfants, allez en silence
Terminer chez moi la séance.

(*Montrant Perrin.*)
Vous dicterez, il écrira;
Le reste me regardera.

LES PAYSANS.

C'est bien dit. Allons en silence
Terminer chez lui la séance:
Je dicterons, il écrira;
(*Au Bailli.*)
Le reste vous regardera.

PERRIN.

C'est bien dit. Venez en silence
Terminer chez lui la séance:
(*Montrant le Bailli.*)
J'écrirai tout, il reviendra;
Le reste le regardera.

(*Les Habitants suivent Perrin, & se séparent du Bailli, qui va très-vîte joindre les Ménestriers qu'il a entendus.*)

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

PERRIN, LA FLEUR.

PERRIN.

Vous n'êtes pas ami du Bailli, je le sais; mais le couplet qu'il vient de vous donner?...

LA FLEUR.

Ne m'a pas fait oublier son refus. Et vous, (qui serez sa dupe, puisque vous le voyez) vous regardez sûrement comme honnête à lui de n'avoir employé dans les couplets que nos sentiments à tous?.... Eh! c'est qu'il ne connoît guere la sincérité; & qu'il étoit bien sûr que tous nos cœurs la lui feroient connoître. Oui, oui, Monsieur, il seroit bien étonné, s'il savoit que je l'ai entendu chez Monsieur le Marquis s'attribuer l'honneur de l'idée que nous avons eue tous avant lui. Il a tout inspiré, il a tout conduit; notre zele n'y est pour rien......... (*Presque en pleurant.*) Voler à des Habitants (qui ont leurs cœurs à eux, enfin) le pauvre

| LA FLEUR. | PERRIN. |
|---|---|
| Songez qu'il y va d'être heureux. | Songez qu'il y va d'être heureux! |
| Plus de secret, plus de mystere. | C'est mon secret; il faut le taire. |

PERRIN.

Mon ami, c'est trahir mes feux.

LA FLEUR.

Je ne veux que servir vos feux:
Rien n'est si bon que notre Maître.

PERRIN.

Croyez....

LA FLEUR.

Vous m'avez obligé:
Le moment s'offrira peut-être....
Vous connoîtrez le cœur que j'ai.

PERRIN.

Si vous saviez la peur que j'ai!
Le secret....

LA FLEUR.

N'est plus nécessaire:
Il faut parler.

PERRIN.

Il faut se taire.

TOUS DEUX.

Songez qu'il y va d'être heureux.

LA FLEUR.

Plus de secret, plus de mystere.

PERRIN.

C'est mon secret, il faut le taire.

ENSEMBLE.

| | |
|---|---|
| Ah! vous allez trahir mes feux. | Je ne veux que servir vos feux. |

LA FLEUR.

Je vois ce qu'il faut dire, je conçois vos craintes. Que ne puis-je travailler dans le moment à les dissiper! Mais, pour empêcher notre Maîtresse de s'appercevoir

de nos préparatifs de fête, Monsieur le Marquis est sorti avec elle; je vais guetter son retour. Paix, voici Georgette.

PERRIN.

Ah! ne me quittez pas, je vous prie.

---

## SCENE II.

Les Précédents, GEORGETTE.

GEORGETTE.

AH, mon cousin, vous v'là! j'vous charchois partout, pour vous dire que, d'abord.... Oh! vous allez être bien aise, vous : gnia que ce pauvre Henri....

PERRIN.

Comment! qu'est-ce que c'est donc?

GEORGETTE.

Eh, pardine, vous savez ben qu'il y a...... comment c'qu'ils ont dit? une scene..... pastourelle..... qui amene le mariage de Babet avec M. l'Bailli.

PERRIN, *à part, à la Fleur.*

Monsieur la Fleur!

LA FLEUR, *bas, à Perrin.*

Paix donc, observez-vous. Mais qu'y a-t-il là de si heureux pour M. Perrin?

GEORGETTE.

C'est qu'après le mariage du Bailli & de Babet, (*Riant niaisement.*) on fera tout de suite le nôtre.

PERRIN.

Comment, Georgette, on nous marie tous deux?

GEORGETTE.

Ne criais donc pas si fort.

LA FLEUR.

Elle a raison; modérez votre joie.

PERRIN.

Je la modere aussi.

GEORGETTE.

GEORGETTE.

Sûrement; car M. le Bailli, qui avoit fait venir ma mere pour ça, lui a recommandé ben fort d'vant moi, & à Madame Perrin, de ne vous en rien dire encore, pour vous surprendre agréablement....

PERRIN.

Agréablement!

GEORGETTE.

Oui, demain, que Monseigneur a dit qu'ça seroit.

PERRIN.

Comment, Monseigneur est prévenu?

GEORGETTE.

A telles enseignes qu'il sait que vous n'avez pas de bien, & qu'il vous nomme son Secrétaire rapport à moi, qui vous épouse.

LA FLEUR.

Eh bien, vous voilà tout émerveillé des obligations que vous avez à M. le Bailli : il prépare votre bonheur sans que vous le sachiez.

PERRIN, *à part, à la Fleur.*

Pour assurer le sien.

LA FLEUR.

Il vous fait avoir une place, qu'à la vérité il n'avoit pu obtenir de réunir à la sienne....

PERRIN.

Oui?

LA FLEUR.

Mais qui vous prouve à quel point il s'occupe de vous.

GEORGETTE.

Comme Henri auroit été ben aise d'avoir c'te place là, lui!

LA FLEUR.

Il est vrai qu'il est bien à plaindre au moins, ce pauvre Henri!

GEORGETTE.

Oh! je le sens ben, allez.

PERRIN.

Mais, Georgette, il est bien clair que vous l'aimez?

GEORGETTE.

Mais, si ça est, à qui la faute?

*ARIETTE.*

Je vous aimois bien l'an passé;
Rien qu'à vous voir, oh, je m'croyois heureuse;
Puis vous partais, puis me v'là langoureuse;
Puis v'là que c't amour commencé
Ça tourmentoit vote amoureuse....
J'ai vu Henri, ça s'est passé;
Puis vous v'là quand v'là que je l'aime.
Ma mere m'dit qu'ça s'passera:
Quand je la vois, je crois que ça sera.
Mais si Henri se lamente & se chême,
J'aurai besoin que ma mere soit là,
Pour que mes yeux ne pleuriont pas de d'même

LA FLEUR.

Oui; mais quand vous le verrez....

GEORGETTE.

Et ma mere ne veut pas que je l'voye, n'y même que je l'y parle.

PERRIN.

Et vous lui laisseriez ignorer son malheur?

GEORGETTE.

Oh, je sais ben qu'il faut être honnête, une fois: J'ai prié Babet de lui conter tout ça.

PERRIN, *vivement.*

Comment, c'est Babet?....

GEORGETTE.

Et, tenez, la voyez-vous qui parle avec lui. Oh, s'il faut qu'il m'ait apperçue.... je m'enfuis.

PERRIN, *la retenant.*

Ah, Georgette! il y auroit de l'ingratitude à ne pas le consoler, & je vous le permets.

GEORGETTE.

Ah! c'est ben obligeant. Je vous en aime eune fois davantage, & je ne lui parlerai plus que c'te pauvre petite fois-là.

LA FLEUR.

Voilà le Bailli qui les joint.... Je vais guetter le retour de Monsieur le Marquis.

## SCENE III.

PERRIN, GEORGETTE, HENRI, BABET, LE BAILLI.

GEORGETTE.

*QUINQUE.*

Oui, le v'là qui s'plaint à Babet;
V'là que j'sens eun' frayeur mortelle...;
Je crois qu'il m'appelle cruelle;
Je sens le mal que ça lui fait.

PERRIN.

Mon vieux rival parle à Babet;
Sans doute il me peint infidelle.
Ah! si je m'excuse auprès d'elle,
Je vais trahir notre secret,

LE BAILLI, *qui arrive avec Henri & Babet.*

Vous le savez, parlez, Babet;
(*Montrant Henri.*)
Son amoureuse est infidelle.
Perrin l'aime, il est aimé d'elle:
Perrin nous a dit son secret.

BABET.

Comment! voulez-vous que Babet
Désole un pauvre amant fidele?
Henri perd tout; il n'aime qu'elle:
Je sens le mal que ça lui fait.

HENRI, *à Georgette.*

Pour me tromper, qu'est-c' que j't'ai fait?
Dis-le, pour voir, trompeus' cruelle.
Fi, qu'c'est vilain d'être infidelle!
Encor si ça t'enlaidissoit!
(*A Babet.*)
Vous, qu'êtes bonne autant que belle;

Mam'zell' Babet, parlais pour moi.

LE BAILLI & BABET.

Perrin fidelle est aimé d'elle;
Perrin nous a dit son secret.

PERRIN, GEORGETTE & HENRI.

Je sens une douleur mortelle.

GEORGETTE & PERRIN.

Hélas! je ne peux rien pour toi.

HENRI.

Hélas! on ne peut rien pour moi!
(*Presque en pleurant.*)
Me v'là perdu.

GEORGETTE.

Tenais, le v'là qui pleure.

HENRI.

J'm'en vas mourir.

GEORGETTE, *à Perrin.*

Mais, s'il faut qu'il en meure?

PERRIN.

Vous l'aimez donc?

GEORGETTE, *à Perrin.*

Je crois qu'ça r'vient,
Quand il pleure & qu'il s'désespere.

HENRI, LE BAILLI, BABET & PERRIN.

Ah! vous l'aimez!

GEORGETTE, *à Perrin.*

N'en dites rien;
Vous m'feriez gronder par ma mere.

| TOUS QUATRE. | GEORGETTE. |
|---|---|
| Fort bien, fort bien. | N'en dites rien. |

LE BAILLI.

Venez rejoindre votre mere.

GEORGETTE.

Vous m'ferez gronder par ma mere.

LE BAILLI.

Allez, Perrin, laiſſez faire;
L'aveu de ſa mere
Doit ſeul décider.

PERRIN & BABET.

Non, non, ce n'eſt point ſa mere,
C'eſt ce cœur ſincere
Qu'il faut conſulter.

| HENRI. | GEORGETTE. |
|---|---|
| Hélas! l'amoureux ſincere | Hélas! il eſt ſi ſincere! |
| Qui t'avoit ſu plaire, | Il m'avoit ſu plaire, |
| Peux-tu le quitter? | Comment le quitter? |

LE BAILLI, *à Perrin.*

Votre ame eſt trop généreuſe:
Songeons à votre bonheur.

PERRIN.

S'il ne peut la rendre heureuſe,
J'y renonce de bon cœur.

HENRI, *lui ſautant au cou.*

Qu'eux plaiſir! car elle m'aime;
Chacun de vous l'a bien vu.

LE BAILLI.

C'eſt trop abuſer vous-même
D'un eſprit trop ingénu.

(*En Quinque.*)

Allez, Perrin, &c.

LE BAILLI, *à Georgette.*

C'eſt-à-dire que vous voulez déſobéir à votre mere?

GEORGETTE, *très-vivement.*

Je ne dis pas ça, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous voyez bien.

GEORGETTE, *à Perrin.*

Je fais ce que vous m'avez permis. Je le conſole.

LE BAILLI, *riant.*

Ah, ah!

BABET, *d'un ton piqué.*

De ce que vous en époufez une autre? Ah! Monfieur Perrin a tort de fe plaindre.

PERRIN.

Fort bien!....

LE BAILLI.

Ajoute à cela, mignone, que Georgette a trop bon cœur pour répéter à Henri ce qu'elle a dit à fa mere; que la place qu'obtient Perrin le rend préférable à tous égards.

PERRIN.

La préférence eft flatteufe.

GEORGETTE, *montrant Henri.*

Et il me gronde! c'eft pourtant ça...

HENRI.

Comment, c'eft ça?

GEORGETTE.

Qui a décidé ma mere; ainfi tâche que Monfeigneur te nomme auffi fon Secrétaire.

HENRI.

Eft-ce que je fais écrire donc?

GEORGETTE.

Eh mais! vous apprendrez. Pardine! on fait queuque chofe pour époufer fon amoureufe, peut-être.

LE BAILLI, *riant.*

Ah, ah.

HENRI, *défolé.*

Ah! monguieu, monguieu!

LE BAILLI, *à Henri.*

N'y fongez plus croyez-moi. (*à Georgette.*) Et vous, venez chez votre mere.

HENRI.

J'y vais auffi, & je lui dirai que ce mariage.... C'eft indigne de tromper queuqu'un comme ça.

GEORGETTE.

Elle m'a défendu de lui parler; elle verra que je lui ai tout dit.

LE BAILLI.

Sûrement. Reftez Henri.

HENRI.

Je n'en ferons rian.

GEORGETTE, *très-piquée.*

Comment? Après que vous êtes caufe que je pleure, vous voulez encore me faire gronder?

HENRI.

Oh! je n'écoute rian.

GEORGETTE.

Oui? Eh ben, Monfieu, je ne vous aime plus, là. Je n'aime plus que Monfieu Perrin. (*Elle fort très-vîte.*)

LE BAILLI.

Qu'ai-je dit?

PERRIN.

Le retour eft charmant.

HENRI, *courant après Georgette.*

Oh! vous m'aimez, Manezelle, vous me l'avez dit, on l'a entendu... nous verrons.

LE BAILLI.

Petits nuages que je vais diffiper.

PERRIN.

Non, Monfieur, je vous en prie.

LE BAILLI, *à Babet.*

Fais-lui entendre raifon.

BABET.

Je n'aurai pas de peine.

LE BAILLI.

Attendez-moi ici tous deux. Monfeigneur ne rentrera que tard; nous aurons le temps de concerter notre fcene. (*Il fort.*)

## SCENE IV.

PERRIN, BABET.

BABET, *à voix assez ferme, & en reproches tant qu'elle voit le Bailli.*

SUREMENT, Monsieur, vous devez sentir que Georgette ne résistera pas à sa mere; & au lieu d'aller dire non, vous restez?

PERRIN.

Pour te rassurer ; pour te dire que Georgette n'aime que Henri, & que rien dans le monde ne me fera changer.

BABET, *en pleurant.*

Bon. Madame Perrin vous y forcera; elle vous dira devant Monseigneur que tout est arrangé, que votre cousine est riche ... que moi, si vous osez en parler.... je n'ai rien ; puis elle pleurera, puis ça vous touchera... puis moi... ah! mon ami! ne me trompe pas.

PERRIN.

Moi, te tromper!

BABET.

Ça seroit ben ingrat toujours.

PERRIN.

Et la jalousie, & la douleur t'aveuglent au point de ne pas sentir qu'en désabusant le Bailli, nous nous perdions! Au lieu que Henri, dans ses alarmes, va réclamer la parole de Madame Guillaume, qui craindra que son injustice ne parvienne jusqu'aux oreilles de notre Maitre. L'amour de Georgette se ranimera, fléchira le cœur d'une mere, qui ne sera pas assez cruelle pour assurer à jamais le malheur de sa fille.

BABET.

Si ça pouvoit être!

PERRIN.

Oh, sûrement. Ecoute, tu dois porter nos corbeilles à M. la Fleur?

BABET,

BABET.

Oui.

PERRIN.

Saisis ce moment pour le presser d'agir pour nous ; il me l'a promis, il fait notre amour.

BABET.

J'y cours, mon ami.

PERRIN.

Eh non, Monseigneur n'est pas au château. Sachons avant ce qu'aura produit l'entrevue de Henri & de Madame Guillaume : le Bailli nous le dira.

BABET.

Ah, oui; & il nous a dit de l'attendre ici.

PERRIN.

Pour que je l'entende dans sa scene? Laisse-moi faire; je déconcerterai si bien son amour-propre, que je l'obligerai peut-être à me céder son rôle. S'il s'y refuse, alors, il croit m'empêcher d'assister à la scene sur laquelle nous fondons notre espérance; mais Madame Perrin m'en ménagera le moyen. N'oublie pas, de ton côté, ces vers que je t'ai donnés.

BABET.

Oublier ce qui peut seul faire notre bonheur!

PERRIN.

En attendant que le Bailli arrive, repasse-les; & pour ne point te distraire, je vais revoir s'il n'y a rien à corriger au dernier couplet pour les Filles du village.

BABET.

C'est bon. (*Ils se mettent tous deux à leur rôle.*) Tu n'as pas besoin de tes tablettes, puisque tout est fait. Donne-les-moi.

PERRIN, *lui donnant les tablettes.*

Tu as raison; tu pourras, à ce moyen, répéter sans moi. Mais prenons garde que le Bailli ne les voie, sur-tout.

BABET.

Je crois bien.

(*Babet fait des geſtes comme ſi elle répétoit ſon rôle, & tient les tablettes.*)

PERRIN, *en liſant ſon couplet.*

Pas mal. (*Fixant Babet.*) Eh! ce ſont ces geſtes là que je voudrois qu'elles euſſent.

## SCENE V.

Les Précédents, LE BAILLI.

LE BAILLI, *applaudiſſant.*

A merveille, en vérité.

BABET, *faiſant un cri de ſurpriſe, en cachant les tablettes ſous ſon tablier.*

Ah!

LE BAILLI, *à Perrin, qu'il voit ſerrer le papier qu'il tenoit à la main.*

Eh! ce n'eſt que moi; ne vous dérangez pas. Il trembloit que ce ne fût Madame la Marquiſe; car je l'ai vu vite, vite ſerrer....

PERRIN.

Le couplet pour les Filles du village.

LE BAILLI.

Que je venois chercher.

PERRIN.

Le voici.

LE BAILLI, *après avoir lu.*

C'eſt cela?

BABET, *qui a paſſé les tablettes à Perrin.*

C'eſt cela. Eh bien, Monſieur le Bailli, Georgette?...

LE BAILLI.

Brouillée plus que jamais avec Henri, lui a dit, devant Madame Guillaume, qu'elle n'épouſeroit & n'aimoit que vous.

BABET, *avec reproche à Perrin.*

Ce que je vous avais prédit, Monſieur.

PERRIN.

Non, Mademoiselle, cela n'eſt ni ne peut être.

BABET, *avec humeur.*

Votre mariage eſt arrangé.

LE BAILLI.

Qu'a-t-il à dire?

BABET.

C'eſt vrai.

LE BAILLI.

N'eſt-ce pas, mignone? cela te donne de l'humeur, & à moi auſſi; mais il ne faut pas que notre fête en ſouffre. Allons, à notre ſcene : déclamons les vers ſans les chanter; car, ſur le goût du chant, je n'ai pas beſoin de leçons....

PERRIN.

Vous ne doutez de rien?

LE BAILLI.

Pardonnez-moi... Le commencement de la ſcene, oh, j'en ſuis sûr. Mais paſſons à la déclaration.

Pour vous engager dans ſes nœuds,
La voix de l'Amour vous appelle.

BABET.

Eh ben, Monſieur, que voulez-vous que je faſſe, ſi ça n'eſt pas miex dit?

PERRIN.

Eh mais, elle a raiſon. Gauche dans votre attitude, ne ſachant que faire de vos bras, vous vous rendez riſible quand il faut être attendriſſant.

LE BAILLI.

L'habit de Berger m'animera.

PERRIN, *avec humeur.*

Plus que la Bergere? Cela eſt galant.

LE BAILLI.

Treve aux plaiſanteries On ne ſe met pas tout de ſuite dans la chaleur de ſon rôle.

PERRIN.

A votre âge, ſoit; mais au mien....

LE BAILLI, *assez sérieusement, cherchant où il en étoit.*

La fin ira mieux.

Ah! l'Amour vous appelle:
Que le Berger le plus fidelle
Lise son bonheur dans vos yeux.

PERRIN.

C'est encore pis. Plus d'illusion, plus d'intérêt...... Jugez de la différence.

Pour vous engager dans ses nœuds,
La voix de l'Amour vous appelle.

( *Babet, qui a boudé Perrin, se retourne de son côté.* )

Que le Berger le plus fidelle....

( *Au Bailli.* )

Voyez si je n'ai pas bien l'air de ce que je dis ...

LE BAILLI, *occupé à copier les gestes de Perrin.*

Allez, allez donc.

PERRIN, *plus vivement.*

......... le plus fidelle
Lit son bonheur dans vos yeux.

( *Il lui baise la main.* )

BABET, *au Bailli.*

C'est ça qui a l'air de la vérité.... ça ranime.

LE BAILLI, *passant entre eux deux.*

Oui, oui; mais vous ne m'aviez pas dit qu'il falloit baiser sa main.

PERRIN.

Ce sont des choses de situation qui ne se disent point, que le moment indique. Répondez, Mademoiselle Babet..... Attendez, que je me mette en scene pour vous. ( *Au Bailli, en se remettant auprès de Babet.* ) Et voyez comme je la regarde.

BABET, *tendrement, à Perrin.*

Oui, je n'aime que vous. Et le moyen de feindre,
Aux regards d'un Berger & sincere & constant.

( *Chaque geste que fait Perrin est imité par le Bailli.* )

Mes compagnes, à chaque instant,
Des maux que fait l'Amour ne cessent de se plaindre.

Mais j'oublie, en vous voyant,
Les raisons qu'on a de le craindre.

PERRIN.

Ah!

LE BAILLI, *répétant le soupir.*

J'entends. Ah!

BABET.

Miséricorde! quel soupir!

PERRIN.

Eh, Monsieur! vous ne ferez pas plus de plaisir à Monseigneur qu'à nous.

LE BAILLI.

Il m'entendra avec moins d'humeur, soyez tranquille. Mais pourquoi a-t-elle dit, En vous voyant? Il y a dans le rôle, En vous écoutant.

PERRIN.

Changement plus expressif; & si je joue la scene, ce ne sera pas là le seul....

BABET.

Vous ne la reconnoîtrez pas.

*MORCEAU D'ENSEMBLE.*

| LE BAILLI. | BABET & PERRIN. |
|---|---|
| Y songez-vous? comment, comment! | Eh, oui, vraiment, |
| Sans m'avertir du changement! | Un changement. |

PERRIN & BABET.

Mais, pour un rien, comme il s'emporte!

| LE BAILLI. | PERRIN & BABET. |
|---|---|
| Ah! j'ai grand tort. | Assurément, |

PERRIN.

Au bien de ma scene il importe.

| PERRIN & BABET. | LE BAILLI. |
|---|---|
| Elle en aura plus d'agrément; | Plus d'agrément! |
| Vous en conviendrez aisément. | Expliquons-nous plus posément. |
| Expliquons-nous plus posément. | |

PERRIN, *au Bailli.*

Un Berger de votre âge
Nuiroit trop à l'Ouvrage.

LE BAILLI, *très-sérieusement.*

Monsieur, auriez-vous pour objet
De manquer à votre parole ?

PERRIN.

Non, je le jure Mon projet
N'est autre que d'avoir mon rôle.

LE BAILLI, *se radoucissant.*

S'il est ainsi, méchant garçon,
Rapprochons-nous, parlons raison.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Rapprochons-nous, parlons raison.

LE BAILLI.

Loin de m'inspirer du courage,
Vous intimidez votre Acteur.

PERRIN.

Mon jeu ranimera l'Ouvrage :
Les succès en sont pour l'Auteur.

LE BAILLI.

Mais à la scene Monseigneur
A déjà donné son suffrage.
Et, d'ailleurs, le rôle ne va
(*A Babet.*)
Qu'à celui qui t'épousera.

| PERRIN & BABET, *au Bailli.* | LE BAILLI. |
| --- | --- |
| A mon âge, / A son âge, } croyez qu'il va. | Le rôle ainsi me restera. |
| (*L'un à l'autre.*) Non, jamais il n'en démordra ; | Point d'entêtement sur cela. |
| Mais Monseigneur décidera | Mignonne, le rôle ne va |
| (*Au Bailli.*) Si le rôle vous restéra. | Qu'à celui qui t'épousera. |

LE BAILLI.

Je vois les Filles du village. . . .
Laissons cela.

PERRIN & BABET.

Laissons cela.

LE BAILLI & PERRIN, *chacun à part.*

Ah ! j'étouffe de rage.

| LE BAILLI. | PERRIN. | BABET. |
| --- | --- | --- |
| Ne tentez pas ce moyen là. | Oh ! Monseigneur vous forcera. | Renoncez à ce projet là. |
| Vois donc le tort qu'il se fera. | Déraisonner à ce point là ! | Jamais il n'y renoncera. |
| Jamais il n'y renoncera. | Jamais il n'y renoncera. | Cédez, cédez sur ce point là. |

TOUS.

Point d'entêtement sur cela.

---

## SCENE VI.

Les Précédents, MATHURINE, COLETTE, & LES FILLES du Village.

MATHURINE & COLETTE.

(*Dans ce Morceau, elles entremêlent à ce qu'elles disent & l'air & les figures de la Contredanse qu'elles viennent de répéter.*)

CHEZ nous que de réjouissance !
Dès l'matin le plaisir commence.
Oh, le bon jour que celui-ci !
Sous l'ormeau l'on répete, on danse ;
Comm' Guillot forme à la cadence !
Si vous en doutais, venais-y.

PERRIN, *au Bailli.*

Il ne vous manque, Dieu merci,
Que de conduire encor la danse.

LES JEUNES FILLES.

Sur ce point soyais sans souci :
C'est l'grand Ménestrier d'ici.

LE BAILLI.

Chacun s'y dispute de zele.

LES JEUNES FILLES.

C'eſt du vrai. Mais voyez Guillau
Comme il fait danſer ſous l'ormeau.

LA PREMIERE.

Eun' contredanſe qu'eſt ben belle.

LA SECONDE.

C'eſt ben sûr; car elle eſt nouvelle.

TOUTES.

On n'la fait pas même au château.

BABET.

Au château?

PERRIN.

Au château.

(*A part, à Babet, tandis que le Bailli danſe avec les jeunes Filles du Village.*)

Vous y porterez nos corbeilles;
La Fleur les attend.

BABET.

Grand merci:
J'y ſonge auſſi.

LE BAILLI, *les ſéparant.*

J'y ſonge auſſi.
Allez tout ira par merveilles.

(*Aux jeunes Villageoiſes.*)

Mais vos bouquets?

LES JEUNES FILLES.

Ils ſont prêts.
Mais nos couplets?

LE BAILLI.

Ils ſont faits.

PERRIN, *au Bailli.*

Mon rôle?

LE BAILLI, *avec humeur.*

Eh non.

(*Aux jeunes Filles.*)

Belle Jeuneſſe,
Venez chez moi; car le temps preſſe.

Voici

Voici l'effet de ma promesse:
Vous apprendrez l'air aisément.

(*Il va pour les emmener.*)

(*A Perrin, qui s'apprête à suivre.*)

Oh! ne me suivez pas.

PERRIN.

Comment!
Y pensez-vous?

LE BAILLI.

Assurément.
Pourquoi? pour me rompre la tête,
Qu'embarrasse déjà la fête.

(*Aux jeunes Filles.*)

Il exige des changements;
Mais je vous dois tous mes moments.

PERRIN.

J'abuserois de vos moments.

LES JEUNES FILLES.

Vous nous devez tous vos moments.

LE BAILLI.

Oui, d'un vain espoir il se flatte.

| LE BAILLI. | PERRIN. | LES FILLES. |
|---|---|---|
| Laissons-le dire, allons, passons. | J'éprouve de votre ame ingrate La plus noire des trahisons. | Nous devons, comme les garçons, Compter aussi sur vos leçons. |

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

*Le Théatre représente le vestibule du Château : de chaque côté & entre la premiere coulisse de l'avant Scene, est un cabinet.*

## SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS, *avec une impatience douce.*

MAIS, mon enfant, faites ensorte que je puisse vous entendre. Tout ce que je puis démêler à travers le désordre & l'embarras de vos propos, c'est que votre attachement pour Perrin... vous aveugle au point de me proposer une injustice.

LA FLEUR.

Ah, Monseigneur ! vous m'en soupçonneriez ?

LE MARQUIS.

Vouloir que j'empêche un Auteur de disposer à son gré de son Ouvrage !

LA FLEUR.

Eh, le Bailli ne vous a pas dit tout.

LE MARQUIS, *avec plus d'impatience.*

Il m'a instruit, beaucoup plus clairement que vous, de tout ce qui parle en faveur de Perrin... de ses prétentions, qu'il trouve fondées... sur un rôle qui va mieux à l'âge d'un jeune homme.

LA FLEUR.

Comment ! le Bailli ?...

LE MARQUIS.

Gardera son rôle ; je viens de le rassurer sur la demande de Perrin à qui je veux trop de bien, pour la lui accorder.

LA FLEUR.

Mais, Monſeigneur, je crains que vous ne m'entendiez pas.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que cela n'eſt pas facile.

LA FLEUR.

Et ſi vous abandonnez Perrin, ſon mariage?...

LE MARQUIS, *impatienté.*

Ne s'en fera pas moins, puiſqu'il faut que je vous diſe tout. Mais c'en eſt aſſez.

LA FLEUR.

Babet & lui ſont ſi intéreſſants! & cette pauvre Georgette!...

LE MARQUIS, *avec plus d'impatience.*

Oh! vous allez me parler de tout le village!...

LA FLEUR.

Eh bien!... de Perrin ſeul. Voyez, par-là, s'il mérite vos bontés.

(*Il lui remet un papier.*)

LE MARQUIS, *le prenant avec humeur.*

Fort bien, mais laiſſez-moi : vous ferez entrer Henri.

---

## SCENE II.

LE MARQUIS, *ſeul.*

JE marie Perrin à Georgette, & j'irois lui donner le rôle d'amoureux d'une autre!... mais voyons donc ce qui doit juſtifier mes bontés... (*Il lit.*) « Couplet, ſur l'air... En vérité la Fleur perd la tête; il croit ſans doute que je prends un Secrétaire, ſans ſavoir comme il écrit. Et le Bailli, qui, ſelon lui, deſſert Perrin, lui a fait copier notre fête...

# SCENE III.

## LE MARQUIS, HENRI.

HENRI.

AH, Monſeigneur! vous qui êtes ſi bon!

LE MARQUIS.

Eh bien, Henri, qu'y a-t-il?

HENRI.

I'gnia, Monſeigneur, i'gnia morgué, ſauf vote reſpect, que j'avons par trop d'guignon auſſi.

*ARIETTE.*

On baill' ſon cœur à la franquette,
On n'a qu'ça, l'on veut qu'il ſoit bien;
Puis, c'qui m'arrive avec Georgette,
On compt' ſus qu'eut chos', on n'a rien.
Qu'eſt-c' qu'auroit dit qu'c'étoit trompeuſe:
Ça n'avoit pas d'malice, un brin.
Oh! les filles, c'eſt toujours changeuſe;
C'eſt ça qui cauſe mon chagrin.

On baill' ſon cœur, &c.

V'là qu'vous pernez un Secrétaire,
V'là qu'Georgetre en a l'œil tenté;
V'là qu'ça fait ben mieux ſon affaire;
V'là qu'l'Amour va de ſon côté,
V'là mon bonheur qui m'eſt ôté!
V'là qu'ça n'fait plus, moi, mon affaire!
V'là c' pauvre cœur ben tourmenté!
V'là c' pauvre Henri qu'eſt ſuſplanté!

On baill' ſon cœur, &c.

LE MARQUIS.

Mais mon pauvre Henri, je ne puis pas te rendre le cœur de Georgette.

HENRI.

Mais, Monſeigneur, qu'eſt-c' qui va s'défier de ça? c'te fille, al' me convient, c'eſt genti; j' l'y conviens; v'là qu'eſt donc ben, & ſa mere ne m'avoit

pas dit non. Ben loin d' ça, au contraire, elle avoit dit à sa fille, ne te chémes pas! ne pleure pas petite sotte, ça s'fra : vrai, Monseigneur, comme faut mourir un jour, all' l'y avoit dit d'attendre qu'elle fût un p'tit brin plus grande. Et moi d'y aller, & la mere de m'amijotter, & la fille!... Et puis, v'là tout d'un coup c'te place que vous donnez, pour que je n'aye plus rien, oh! ça n'est pas de vous; oh!... vrai.

LE MARQUIS, *riant.*

Mais, écoute donc, Georgette aime Perrin.

HENRI.

Alle l'a dit à cause de sa mere, qui est vaniteuse comme tout, & qui veut persuader à c't'enfant, que ça l'y conviant mieux que moi.

LE MARQUIS.

J'en suis bien fâché, mon pauvre Henri, mais le plus sûr est je crois de te consoler. Au reste, je les attends ici : vas-t-en, je verrai...

HENRI.

Tâchez, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Je ne te promets rien.

---

## SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

MONSEIGNEUR, Madame Guillaume & sa fille.

LE MARQUIS.

Fais-les entrer.



## SCENE V.

LE MARQUIS, HENRI, Madame GUILLAUME, GEORGETTE.

HENRI, *à Georgette.*

C'EST donc dit?

GEORGETTE.

Dame, ma mere all' dit qu'oui. Que voulais-vous?

Madame GUILLAUME, *faisant avancer sa fille.*

Allons, v'là qu'est ben.

LE MARQUIS.

Laissez-nous, Henri.

HENRI, *s'en allant & montrant Georgette.*

Jarni! comme c'est parfide!

## SCENE VI.

LE MARQUIS, Madame GUILLAUME, GEORGETTE.

LE MARQUIS.

QU'EST-CE que veut donc dire Henri?

Madame GUILLAUME.

Ah, c'est rien, Monseigneur, c'est rien.

LE MARQUIS.

Il me semble qu'il vous faisoit quelques reproches, Georgette.

GEORGETTE, *d'un air naïf.*

Oui, c'est vrai, Monseigneur, c'est que... il est fâché...

Madame GUILLAUME, *lui coupant la parole.*

De n'avoir pas autant d'esprit que Perrin, pour profiter comme lui des bontés de Monseigneur, en épousant ma fille.

LE MARQUIS.

Comment, Georgette, il auroit voulu vous époufer ?

GEORGETTE.

Oui, Monfeigneur, c'eft ça ; & puifque ma mere y avoit un petit brin promis.

LE MARQUIS, *riant.*

Oui ?

Madame GUILLAUME, *interrompant.*

Oh ! vous entendais ben comme quoi ? Comme à queuqu'un vis-à-vis de qui on veut être honnête.

LE MARQUIS.

Et vous Georgette ? ne lui auriez vous (*Contrefaifant le ton de Georgette.*) pas auffi un p'tit brin promis ?

GEORGETTE, *regardant fa mere*

Je ne... dis pas ça, Monfeigneur.

Madame GUILLAUME.

Vous voyez bien.

LE MARQUIS.

De forte que Perrin vous plaît mieux ?

GEORGETTE, *d'un ton chagrin.*

I' m' rendra plus heureufe, à c' que dit ma mere.

Madame GUILLAUME.

Comment ! à ce que je dis ? à ce que vous m'avez dit vous-même : ça eft-i vrai ?

GEORGETTE, *fe preffant de parler*

Oui... oui, ma mere.

Madame GUILLAUME, *au Marquis, qui rit.*

Vous vous amufais de la fimplicité de c't' enfant.

LE MARQUIS.

Je ferai très-aife de la rendre heureufe, fi Perrin l'aime autant qu'elle paroît l'aimer.

GEORGETTE, *prête à parler, & interrompue par fa mere.*

Oh ça ! je...

Madame GUILLAUME, *lui faifant faire la révérence au Marquis.*

Remerciais donc, ma fille.

GEORGETTE.

Ben obligée de vos bontés.

Madame GUILLAUME.

Vous nous les prouvez ben, Monseigneur, en la mariant à un garçon qui l'aime, & que j'aurois choisi pour elle, n'eût-il quasiment rien.

LE MARQUIS, *à part.*

Eprouvons-la. (*Haut.*) Vous me faites plaisir, car j'avois peur de vous voir changer d'avis sur le compte de Perrin, parce que j'en ai changé moi-même.

Madame GUILLAUME, *vîte, & avec un rire forcé.*

Changé! comment dites vous ça, si vous le parmettez?

LE MARQUIS.

Je dis que je me suis consulté; que je le trouve un peu jeune... je le connois depuis trop peu de temps... enfin, j'ai des raisons.

Madame GUILLAUME.

Des raisons? & je les devinons. Avouais, Monseigneur, qu'on aura décelé Perrin; qu'on vous aura dit ce qui en est; qu'il faisoit autrefois des vers, des chansons.

LE MARQUIS.

Oui?... ce que je ne fais que d'aujourd'hui, tenez.

Madame GUILLAUME.

Et ce que Perrin disoit qu'il vous cacheroit bien; mais, avec tant de monde, y a toujours des jaseux qui ne pouvont se taire, & le Bailli lui avoit tant recommandé de ne pas s'en vanter.

LE MARQUIS, *qui a ouvert le papier de la Fleur.*

Le Bailli!... il est de fort bon conseil.

Madame GUILLAUME.

Y a pourtant tantôt un an que Perrin ne s'étoit occupé de ça.

LE MARQUIS.

Je fais le contraire

Madame GUILLAUME.

Et il n'en fera plus.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ce que je verrai, quand je l'aurai éprouvé un an ou deux.

Madame GUILLAUME, *vivement, & d'un air interdit.*

Un an ou deux!

GEORGETTE.

Et j'attendrai ce temps-là pour me marier, ma mere?

Madame GUILLAUME.

Elle a raison.

LE MARQUIS.

Point du tout, vous avez tant d'amitié pour Perrin, cela ne changera rien à vos dispositions pour lui.

Madame GUILLAUME.

Mais, Monseigneur,... c'est que.... vous êtes (*Appuyant fort là-dessus.*) tarriblement prévenu contre lui... (*A Georgette, d'un ton caressant.*) Ça n'te paroît-y pas, ma fille?

GEORGETTE.

Oui, ma mere.

Madame GUILLAUME.

Et puis... Dis-moi vrai; n'as-tu pas toujours queuque penchant pour Henri?

GEORGETTE.

Puis-je dire oui, de c'te fois?

Madame GUILLAUME.

Comment! est-ce que je t'en empêche? est-ce que j'veux t' gêner?... Vous voyez bien, tenez, ça la rendoit malheureuse, elle n'en disoit rian à sa mere... Que t'es simple! (*Très-vivement.*) Monseigneur, je vais retirer ma parole de Madame Perrin .. Je voyons d'ailleurs, que ça vous embarrasse. (*voulant emmener sa fille.*)

LE MARQUIS.

Moi? point du tout.

Madame GUILLAUME.

Oh! que si fait; & puis, Henri plaît à ma fille. On n'a qu'un enfant, on l'aime, ça s'doit. (*En l'embrassant.*) Oui, tu s'ras heureuse, continuais-

nous toujours vos bontés, Monseigneur. (*Faisant, ainsi que Georgette, des révérences au Marquis.*)

LE MARQUIS, *en leur souriant.*

(*A Madame Guillaume.*)

Fort bien, fort bien.

## SCENE VII.

LE MARQUIS.

Qu'allois-je faire? Oui, vraiment, il fait des vers; ce couplet en est la preuve.

(*Il lit.*)

PERRIN A SA CHERE BABET.

Air : *Philis demande son portrait.*

L'Art chez Babet n'a point encor
Des Dieux voilé l'ouvrage:
Si sa beauté vaut un trésor,
Son cœur vaut davantage.
Quand unira-t-on notre sort?
Ah! comme le temps dure;
Quand on guette un objet qui sort
Des mains de la Nature!

Ce pauvre la Fleur a voulu me faire connoître dans Perrin, des talents que le Bailli le forçoit à me laisser ignorer. Mais pourquoi ce mystere? Je vais l'éclaircir; voici le Bailli.

## SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BAILLI.

Eh bien, Bailli, d'où venez-vous? De faire répéter vos paysans?

LE BAILLI.

Et plus tranquillement depuis que vous avez prononcé entre Perrin & moi.

LE MARQUIS.

C'étoit bien le moins, après toutes les peines que

je vous donne. Mais je ne reviens point de votre facilité.

LE BAILLI.

Ah! l'attachement, le desir de vous être agréable!...

LE MARQUIS.

Vous rendent tout possible?

LE BAILLI.

Cela est vrai.

LE MARQUIS.

Aussi, je vous propose un petit changement dans la scene.

LE BAILLI, *cachant son embarras.*

Oh! Monseigneur... je ne ferai pas mieux; non, non.

LE MARQUIS.

Ah, vous ne me refuserez pas, il y va même de votre intérêt, & d'ailleurs c'est peu de chose. Premiérement, au lieu de ce vers que je chante.

(*Le Bailli a l'air plus interdit.*)

Jeunes Amants, soyez heureux.

LE BAILLI.

Il y a tendres, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Tendres, jeunes... l'un ne vous va pas mieux que l'autre : j'en voudrois un de même mesure; mais qui renfermât les noms des Acteurs.

LE BAILLI, *après un moment de réflexion.*

J'entends, & j'y vais rêver.

LE MARQUIS.

Je ne vous laisse point sortir... Comment, un seul vers?...

LE BAILLI.

Oui... j'entends. (*A part.*) O Ciel! cela paroît aisé... (*Avec plus d'embarras, & avec un rire forcé.*) mais... supléer les noms des Acteurs... Oui... j'entends... (*A part.*)

Tendres Amants, soyez heureux.

Ah, le voici. (*Comme s'il déclamoit des vers.*)

Bailli, & vous, aimable Babet, soyez heureux.

LE MARQUIS, *répétant.*

Bailli, vous!

Vous n'y songez pas... Et je vous dis de même mesure... D'ailleurs, ce sont vos noms d'Acteurs qu'il faut employer.

LE BAILLI.

Oh!... m'y voilà...

Tendres Amants, soyez heureux....

N'est-ce pas?... (*A part.*) O Ciel!... Ah... oui, oui.

Chloé & Hylas, soyez heureux.

LE MARQUIS, *sur le même ton.*

Chloé & Hylas, soyez heureux.

Oh! je vois que votre muse...

LE BAILLI, *cherchant à se retirer.*

A besoin de repos.

LE MARQUIS.

Je m'apperçois en effet que vous n'avez pas laissé que de la fatiguer : mais l'heure de notre répétition approche; allez chercher les Acteurs.

LE BAILLI.

J'y cours, Monseigneur.

## SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Il n'y a plus à en douter, Perrin est l'Auteur, & il est amoureux de Babet. Je ne m'étonne donc plus si le Bailli m'a tant pressé de le marier à Georgette; mais comment cede-t-on ses talents à son rival? c'est ce que je ne conçois pas. Le but de Perrin seroit-il de le démasquer? cela ne seroit pas honnête; ah, ah... au moment de perdre sa maîtresse?... Le voici avec notre nourrice; voyons comment il accordera les intérêts de son amour & de son honnêteté.

## SCENE X.

LE MARQUIS, PERRIN, Madame PERRIN.

Madame PERRIN.

AH, Monſeigneur! Perrin a eu le malheur de vous déplaire; ma belle ſœur m'a tout appris : il eſt déſolé, je le ſuis moi-même.

LE MARQUIS.

Mais voilà ce que je ne veux point.

(*Madame Perrin ſe jette à ſes genoux.*)

LE MARQUIS, *la relevant.*

Eh, levez-vous donc, Nourrice... & ſur-tout calmez-vous.

PERRIN.

Pardon, mille fois pardon, Monſeigneur... d'avoir annoncé un eſprit frivole, en me livrant...

Madame PERRIN.

A faire quelques vers, quelques chanſons.. mais il y a ſi long-temps, Monſeigneur.

LE MARQUIS, *regardant Perrin.*

Long-temps? tenez, j'ai peine à le croire.

PERRIN, *vivement.*

Ah! croyez, Monſeigneur, que j'y renonce abſolument, pour la vie.

LE MARQUIS.

Les ſacrifices vous coûtent peu, je le ſais.

PERRIN, *avec la plus vive douleur.*

Peu? la perte d'un état que Monſeigneur m'aſſuroit...

LE MARQUIS, *vivement.*

Ce n'eſt pas ce que j'ai dit, prenez-y garde.

PERRIN, *vivement, & avec douleur.*

Non; mais vous éloignez le terme de vos bontés pour moi, & dans un moment où elles alloient décider du bonheur de ma vie.

LE MARQUIS.

Dans un moment où elles assuroient votre mariage avec Georgette, exigiez-vous que je fisse son malheur ? elle aime Henri.

PERRIN, *avec transport de joie.*

Ah, grand Dieu !... j'en suis bien éloigné : cela est juste ; Monseigneur l'est toujours ;... &... il n'a sûrement pas l'intention de l'être moins, vis-à vis de Mademoiselle Babet. Mais récompenseriez-vous dans le Bailli, ce que vous punissez en moi ?

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! nous y voici. (*A Perrin.*) Ce n'est point vous punir, que de m'opposer à des nœuds mal assortis.

PERRIN, *très-vivement.*

Non, non, non.

Madame PERRIN, *très-vivement*

Non, sûrement.

LE MARQUIS, *appuyant là-dessus.*

Et c'est vous prouver d'une maniere bien claire, mon cher Perrin, le cas que je fais des talents.

PERRIN, *vîte.*

Ce que j'aurois dû pressentir : mais... talents !... talents !... quelques vers, quelques chansons... qui ne sont... que la pensée de tous nos habitants, vous appellez cela des talents ?

LE MARQUIS.

Ah, si vous y attachez si peu de mérite, ne me prévenez pas du moins contre.

PERRIN.

Ah ! que vous me jugez mal, Monseigneur ! (*A part.*) Que n'ai-je plutôt désabusé ! (*Très-vivement.*) Oh, Ciel ! animé par la certitude de vous plaire, vous auriez vu que mes talents... (puisque vous les appellez ainsi,) quelques foibles qu'ils soient, n'auroient pas craint ceux du Bailli.

LE MARQUIS.

Oh, vous n'avez pas son adresse, je le vois ; & je vous aurois défié d'amener mieux un dénouement favorable à ses vues.

PERRIN.

J'en fais un du moins qui ne rendroit pas sa pupile malheureuse.

LE MARQUIS, *avec surprise.*

Ah, ah! je connois l'un, je ne ferois pas fâché de juger de l'autre.

PERRIN, *avec plus de joie*

Eh bien, Monseigneur, oublions les vers du Bailli, les miens....

LE MARQUIS, *l'interrompant, & le regardant fixement.*

Les vôtres! vous ne me les avez pas fait voir.

PERRIN, *vivement.*

Cela est inutile; ne nous jugez l'un & l'autre que comme Acteurs.

LE MARQUIS.

Le Bailli est fort amoureux; jugez-en par la maniere dont il peint Babet. (*Il lui remet le couplet que lui a donné la Fleur.*)

PERRIN, *très-animé.*

Monseigneur, ah!... je ne lui dispute point les couplets de notre fête; mais celui-ci... mon cœur seul me l'a dicté.

LE MARQUIS, *lui souriant avec bonté.*

Comme les autres; & si je n'ai pu obtenir de votre honnêteté d'en convenir, le Bailli vient de se déceler lui-même vis-à-vis de moi. L'Auteur est donc jugé; l'Acteur ne tardera pas à l'être. J'entends du bruit; c'est surement le Bailli qui amene nos habitants pour notre répétition.

PERRIN.

Permettez, Monseigneur, que j'entre dans ce cabinet.

LE MARQUIS.

Fort bien: vous serez à portée d'entendre de là le moment où l'intérêt de votre amour exigera que vous paroissiez; entrez vite. (*Il le fait entrer vite dans le cabinet*) Et vous, bonne nourrice, allez rasseoir vos sens auprès de votre nouriçon.

(*Elle sort.*)

## SCENE X.

LE MARQUIS ; LE BAILLI, *en Berger ;* BABET, *en Bergere, sous le nom de* CHLOÉ.

LE MARQUIS.

AH, Babet, fort bien : mais il étoit inutile de vous habiller ; je n'ai pas mon habit de Berger, moi.

LE BAILLI.

J'ai pris le mien pour mieux prêter à l'illusion.

BABET, *à part, avec inquiétude.*

Je ne vois pas Perrin.

LE BAILLI.

Oh ça, Monseigneur, j'ai dit aux paysans de rester dans l'antichambre : il est inutile que cette scene ait d'autres témoins.

LE MARQUIS.

Que les Acteurs intéressés.... Allons, à votre rôle. Mais Babet, vous ne devez pas être en scene ; approchez-vous de ce cabinet. (*Babet s'approche avec inquiétude du cabinet, Perrin en sort, la rassure, & tous deux font éclater leur joie. Au Bailli.*) Et vous qui commencez, point de distraction, Berger amoureux.

LE BAILLI, *au Marquis.*

Air : *Le connois-tu, ma chere Eléonore ?*

Vous, qui si bien savez aimer & plai.... re,
Servez de juge à deux cœurs trop discrets :
Sur leurs secrets que l'Amour vous éclai.... re ;
Notre bonheur dépend de vos arrêts.

LE MARQUIS.

Air : *La Beauté, la Rareté, la Curiosité.*

Quand on connoît Chloé, l'on connoît ce qu'inspire
La beauté.

LE BAILLI.

Pour la premiere fois, mon tendre cœur soupire.

LE MARQUIS,

LE MARQUIS, *en souriant.*

La rareté !

( *Moutrant le Bailli.* )

L'amour, dans son début, sur lui toujours attire
La curiosité.

( *Le Marquis tousse avec affectation, & Perrin rentre dans le cabinet.* )

LE MARQUIS, *montrant Chloé.*

Naïveté, douceur, accompagnent en elle
La beauté.

( *Chloé fait la révérence d'un air timide.* )

LE BAILLI.

Vrai trésor, dont l'Amour me garde sous son aile
La rareté.

( *Perrin sort du cabinet.* )

LE MARQUIS.

Souvent c'est un gardien qui prend pour sentinelle
La curiosité.

( *Perrin, qui cause avec Babet, ferme la porte du cabinet.* )

LE BAILLI.

Air : *Remuez donc, ma charmante Maitresse.*

Je ne crains rien, que de l'indifférence.

( *Perrin baise la main de Babet.* )

LE MARQUIS.

Oh, dans un cœur plein de timidité,
Ce voile adroit, au gré de l'espérance,
Cache l'amour, & trompe la fierté.

LE BAILLI, *lui applaudissant.*

Bien, mais tout au mieux, Monseigneur;
Je vous le dis du fond du cœur.

( *Perrin rentre dans le cabinet.* )

LE MARQUIS.

Pour me prouver qu'il est Auteur,
Comme il caresse son Acteur!

( *A Babet.* )

Chloé, plus d'assurance.

Que votre cœur unisse dans ce jour
La fête de l'Hymen à celle de l'Amour.

LE BAILLI, *d'un ton emphatique.*

Air : *Ô ricandaine, ô ricandon.*

Est-il Berger plus amoureux ?

BABET, *contrefaisant son ton & ses gestes.*

Qu'il est bien fait pour être heureux !

LE BAILLI.

Quel ton ! quel geste !

LE MARQUIS, *contrefaisant de même le ton du Bailli.*

On vous répond
Sur votre ton.
Ce sont vos gestes qu'elle fait.

PERRIN, *s'avançant en tremblant.*

Mais, si Monseigneur me permet....

LE BAILLI.

Non.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Pardonnez-moi, s'il vous plaît.

PERRIN, *avec la plus grande joie.*

Quel présage !

LE BAILLI, *au Marquis.*

Mais cet *à parte* n'est charmant
Que dans la bouche d'un amant :
Or, je l'épouse au dénouement.

LE MARQUIS.

Oubliez vous, tendre Berger,
Qu'on m'a choisi pour vous juger ?
Paix.

BABET.

Vous redoublez l'ardeur
De notre hommage.

PERRIN, *à Babet.*

En chantant le bonheur,
Songe à mon cœur.

Air : *Une jeune Bateliere.*

Fleur brillante, à peine éclose,
De l'Hymen comble les vœux.
Gai d'en avoir une, il en a deux,
Le Lys a suivi la Rose.
Comm' c'est doux! comm' c'est beau! comm' ça vient!
Comm' ça flatte le cœur! & comm' ça tient!

*Même Air.*

Le bon Maître aux cœurs fidelles,
L'Amour, pour plaire à chacun,
De tous nos bouquets n'en a fait qu'un;
Et les fleurs s'y dis'nt entre elles:
Pressons-nous, poussons-nous, tout y tient;
Ça r'semble à nos vœux, oui, tout ça s'tient.

*A I R.*

De l'Amour jeune Jardiniere,
Obéis au Dieu que tu sers;
Du bonheur d'aimer & de plaire
Il fait nos plaisirs les plus chers.
Dans ses jardins tu vois la Rose,
C'est l'image de la beauté;
Mais l'épine auprès d'elle éclose
Blesse & nuit comme la fierté.

LE BAILLI, *un peu déconcerté, tire son rôle de sa poche, & cherchant à dérober au Marquis le dépit qu'il sent du changement que Perrin a fait dans ses vers, dit, après les quatre premiers vers, à l'oreille du Seigneur:*

Changement plus expressif.

C H L O É.

*A I R.*

Quand nous n'avons, dans notre ivresse,
Qu'un jour pour vous offrir nos vœux,
On suit jusqu'à l'Amant qui presse
D'en distraire un instant vos yeux.

(*Regardant tendrement Perrin.*)

Mais c'est votre ordre, eh bien, je l'aime.

(*Avec Perrin.*)

Oui, pour vous voir serrer ses nœuds,
L'Amour se démasque lui-même.

LE MARQUIS, *à Perrin & Babet.*

Jeunes Amants, ſoyez heureux.

LE BAILLI, *à l'oreille du Marquis.*

Tendres. Monſeigneur veut dire tendres Amants.

| PERRIN & BABET. | LE MARQUIS. |
|---|---|
| L'Amour ſe démaſque lui-même. | Pour vous l'Amour parle lui-même. |

*FINALE.*

LE BAILLI, *au Marquis.*

C'eſt ainſi que finit ma ſcene ;
Mais, à vous parler franchement,
Ce déplacement
Me fait peine :
Il fait perdre à mon dénouement
Le peu qu'il avoit d'agrément.

| PERRIN & BABET. | LE MARQUIS. |
|---|---|
| N'admettez point ce changement. | Je n'admets point ce changement. |

LE BAILLI, *au Marquis.*

Contre une froideur apparente,
Comptez mes titres ſeulement :
En moi la jeune indifférente
Doit rendre heureux plus aiſément
Auteur, Acteur, Tuteur, Amant.

PERRIN & BABET, *au Marquis.*

Vous voyez les droits d'un Amant.

LE BAILLI.

Ainſi, demain.... il me rendra mon rôle.

| BABET. | LE MARQUIS. |
|---|---|
| Il gardera ſon rôle. | Il gardera ſon rôle. |
| LE BAILLI. | BABET & PERRIN, *l'un à l'autre.* |
| Vous m'embarraſſez tout-à-fait. | Ah, que mon cœur eſt ſatisfait. |

LE BAILLI.

L'Auteur doit être ſatisfait.
Et notre hymen ?

LE MARQUIS.

Comptez ſur ma parole.

| LE BAILLI, *avec plus d'inſtance.* | PERRIN & BABET, *avec la plus vive inquiétude.* |
|---|---|
| D'un jour avancez-en l'effet. | O ciel! quel en ſera l'effet? |

| LE BAILLI, *à part, d'un air ſatisfait.* | LE MARQUIS, *au Bailli.* | BABET & PERRIN *tremblent.* |
|---|---|---|
| Il va me tenir ſa promeſſe. | Il faut vous tenir ma promeſſe. | Il va lui tenir ſa promeſſe. |
| (*Au Marquis.*) | (*A Babet.*) | (*Au Marquis.*) |
| L'Amour en tremblant vous en preſſe. | Dès cet inſtant, l'Amour me preſſe | L'Amour en tremblant vous en preſſe. |
| (*Montrant Babet.*) | | |
| Diſpoſez enfin de ſon cœur. | De diſpoſer de votre cœur. | Vous avez lu dans notre cœur. |

LE MARQUIS.

La raiſon comme la tendreſſe,
Babet, vous unit à l'Auteur.

PERRIN, BABET & LE BAILLI.

C'eſt à l'Auteur! ah, quel bonheur!

LE MARQUIS, *à Perrin & au Bailli, qui tous deux baiſent ſa main.*

| | LE BAILLI, PERRIN & BABET. |
|---|---|
| Quoi, deux pour un! | Ah, Monſeigneur! |

LE BAILLI & PERRIN, *l'un à l'autre.*

Sortez de l'erreur où vous êtes.

LE BAILLI, *à Perrin, à part.*

En vous trouverois-je un trompeur?

PERRIN.

Non; mais ſortez de votre erreur.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Accuſez les vers que vous faites,
Qui l'ont ſervi mieux que ſon cœur.

| LE BAILLI, *avec autant d'embarras que de dépit.* | PERRIN & BABET, *avec la plus vive joie.* |
| --- | --- |
| Ah, Monseigneur! | Ah, Monseigneur! |
| | (*L'un à l'autre.*) |
| Ah! rien n'égale ma fureur. | Ah! rien n'égale mon bonheur. |

PERRIN, *au Marquis, voyant la confusion du Bailli*

Mais c'est l'effet d'un zele extrême,
De se défier de soi-même.

LE BAILLI, *un peu remis de son trouble, au Marquis.*

Il connoît mon cœur { Comme moi.
LE MARQUIS, *en riant.*
Je le voi.

LE BAILLI, *montrant Babet.*

Je la perds donc?

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Vous avez fait la loi.

(*D'un ton plus sérieux.*)

Et si vous l'aimiez comme il aime;
Auriez-vous dissipé son bien?

LE BAILLI, *vivement, & d'un ton doucereux.*

N'en parlons plus.

LE MARQUIS, *en riant, aux jeunes Amants.*

Mais vous n'y perdrez rien.

LE MARQUIS, PERRIN, BABET; LA FLEUR, *qui a observé la fin de cette Scene, ainsi que la Nourrice, qui jouit de la joie de Perrin.*

Ah, que mon ame est satisfaite!

(*Perrin & Babet tombent aux genoux du Seigneur.*)



## SCENE XI.

Les Précédents, HENRI, GEORGETTE, LES HABITANTS, LE GARDE-CHASSE à leur tête, MATHURINE, COLETTE, & LES JEUNES FILLES du Village.

GEORGETTE, *se jettant avec Henri aux genoux du Seigneur.*

On nous marie.

HENRI.

Oui, j'vous devons Georgette.

Tous LES HABITANTS.

On reconnoît ben Monseigneur,
Toujours entouré du bonheur.

LE MARQUIS.

Allons enfants, que l'on répete :

( *Avec les Amants & les Habitants du Village.* )

Ah, quel bonheur! Mener à le goûter,
C'est inviter
A le chanter.

LE MARQUIS.

Allons, à notre divertissement : notre décoration.

( *Le fond du Théatre s'ouvre, & représente une illumination de jardin. Les Habitants, aux premiers ordres du Seigneur, servent eux-mêmes cette décoration; les uns placent des caisses d'orangers, d'autres des corbeilles de fruits, & chacun paroît occupé.* )

HENRI.

Un moment.... Monseigneur. Et notre bonne Maitresse, ou c'qu'ell sera?

LE MARQUIS, *désignant une petite estrade, ornée galamment, sur la gauche du Théatre.*

Imaginez qu'elle est là.

( *De jeunes Villageoises, galamment vêtues, apportent des corbeilles de fruits.* )

BABET & MATHURINE.

Air : *Où eſt-il ce petit nouveau-né?*

Ces fruits qui vous ſont offerts.
Vous prouvent, ſans feintiſe,
Qu'à flatter nos goûts divers
La Nature s'épuiſe:
Ce n'eſt que ſur leur variété
Que ſon eſpoir ſe fonde.

LES HABITANTS.

Mais votre nouveau fruit a flatté
Le goût de tout le monde.

PERRIN & BABET.

Qu'un ſi doux fruit de l'amour
Des Maîtres qu'on adore,
Sous leurs ailes chaque jour
Croiſſe & mûriſſe encore.

GEORGETTE & HENRI.

Bon Guieu, bon Guieu! que de vœux remplis;
Si je faiſons connoître,
Combien l'arbre nous attache au prix
Du fruit qu'on en voit naître!

(*La Fleur fait remettre les corbeilles en place. Danſe des Garçons & Filles du Village.*)

GEORGETTE.

*AIR.*

Si j'ai, pour l'objet de la fête,
Dans un pagnier mis tous mes œufs,
C'eſt ben eune preuve parfaite
Qu'elle raſſemble tous nos vœux.
Quand la Nature unit en elle
Tout c'qui fait chérir & briller,
Qu'eſt-ce qu'ell' fit? ce que j'appelle
Mett' tous ſes œufs dans un pagnier.

VAUDEVILLE.

# VAUDEVILLE.

LE BAILLI.

LAISSONS, laiſſons à la gaieté
L'air naïf qui la rend ſi pure :
C'eſt mal ſervir la vérité,
Que de la charger de parure.

PERRIN.

Pour annoncer la même ardeur,

LE BAILLI & PERRIN.

Quand tous nos cœurs n'ont qu'un langage;

PERRIN.

L'honneur bien foible d'être Auteur

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Eſt un droit que chacun partage.
Je l'ai penſé : c'eſt un couplet
Qu'avant l'eſprit le cœur a fait.

LE MARQUIS.

Le plaiſir m'attache à vos jeux
Pour la tendre moitié que j'aime;
Je la crois ſenſible à vos vœux,
Puiſqu'elle eſt un autre moi-même.
Il m'eſt doux de voir dans vos yeux
Que notre bonheur fait le vôtre.

LA FLEUR & LES HABITANTS.

Que votre bonheur fait le nôtre.

LE MARQUIS.

Sur l'ardeur de vous rendre heureux;
D'elle à moi, qui voit l'un voit l'autre.

LES HABITANTS.

D'elle à vous, qui voit l'un voit l'autre.
Je l'ai penſé, &c.

HENRI.

A des Maîtres qui prouvont bien
Qu'ils aimont tout comme on les aime;

Drès qu'il arrive un nouveau bien,
C'est comm' si c'étoit à soi-même.
Je n'leur offrons ici qu'un rien;

*( Avec Georgette. )*
Mais à nos vœux comment suffire?

*( Seul. )*
Et tous les jours faire du bien;

*( Avec Georgette. )*
Dam', c'est en laisser trop à dire.
Je l'ai pensé, &c.

LE GARDE-CHASSE, & LES PAYSANS & PAYSANNES.

Chantons en chœur, en grand chœur,
De bon cœur,
Un chœur,
Pour un cœur
A qui nous cherchons à plaire.
Chantons en chœur, en grand chœur;
De bon cœur,
Un chœur,
Pour un cœur
Comme on n'en voit guere.

LE GARDE-CHASSE.

Jamais je ne
Fis vers, & je
Voudrois bien me
Tirer d'affaire.

*( Montrant son cœur. )*
Queut chos' dit que
C'est aisé de
Peindre tout le
Bonheur d'un pere.

*( Aux Habitants. )*
Essayez-le;
Car avec ce
Desir sincere,
J'n'ons trouvé que

*( Avec les Habitants. )*
Chantons en chœur, &c.

LE MARQUIS, *à part.*

Laiſſons-les répéter leurs danſes. (*Aux Habitants.*) Amuſez-vous, mes enfants.

(*Le tout finit par des danſes des Habitants.*)

*FIN.*

---

Lu & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, le 19 Février 1782.

*Signé*, SUARD.

*Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 19 Février 1782.*

Signé, *LE NOIR.*